

Des Touches, 27 Novembre 1915

M.L. 3594/62

Mon cher Georges,

Non, s'aurait je n'abdique pas. Si j'ai peur c'est
en de detresse, paraton. Il faut savoir
mourir sans phrases et sans cris. Je n'ai
jamais mieux compris qu'à présent la redou-
table et haute philosophie de Kiyng.
Laissons Chénier, vend-tu?

Ce bonne lettre que tu m'as écrite et qui
contenant une carte de Thérèse, a dissipé
pour un temps les craintes que je ~~tracassais~~
faisais bien encore. Oui, c'est vrai, notre
commun amour a été dans la souffrance
quelque chose de tragique et de grand.

Thérèse est pour moi l'ultime raison de
vivre encore, car enfin, j'ai trop mesuré
pendant la guerre l'immensité de la vie
des amours et la stupidité mi-chante des
hommes.

Quant j'écris, Georges, quand je travaille,
c'est que je souffre trop. Alors je m'abandonne
à la douleur et au monde. On pense se

grière et de moi-même et mon zèle feroit
un rapide essor. Tout cela est affaire
de volonté. Sa recette est simple. Je
l'ai trouvée un soir d'études, au collège,
tandis que j'étais plongé dans Balzac.
L'homme fort, c'est avec l'espagnol, est
celui qui peut se distraire d'une émotion
pour continuer un travail, d'un travail
pour écrire une nouvelle sensation et se fier
- à la laborieuse ensuite.

Cela m'a plu. J'ai essayé de la méthode.
Tu vois ce qui est donné : l'illusion de la
vie, mais rien de plus.

J'avais assez facilement à supprimer la
guerre de mes préoccupations, à étudier,
à écrire. Je suis parvenu à reprendre en
entière "l'origine des espèces", de Darwin.
Tu serais étonné de mes livres de com-
-pagne, si tu pouvais les voir.

La bravoure c'est aussi de la discipline.
L'autre soir, je travaillais avec mes com-
-mes, en plein champ, derrière nos tran-
-chées. Une lune claire le ciel. Des
balles nous arrivaient - une raffale.

Je suis : tout le monde couché ! Qui fut la
de jeunes soldats qui n'ont rien vu de la
guerre encore. Moi, je reste debout, tout
seul. J'attends la balle qui ira me cou-
-cher. Je souis à la douce image de ma
femme et de ma fille. La balle n'est pas
venue. Dieu m'a gardé. Tu vois, c'est
simple. Il suffit de dire à la bête qui se
réveille au soir et qui veut vivre : Silence !
Un broyé ne laisse pas la tête -

Remarque que je m'astreints souvent à cette
discipline pour me commander à moi-même
et être prêt, dans la bataille, à diriger mes com-
-mes froidement et sûrement.

Vais-tu savoir d'où je t'écris ?

C'est dans un petit trou pour la France que
je ne connais pas. Je suis en service de
guant dans l'abri du capitaine. Un feu de
bois meurt tout doucement. Nous n'avons
peu de combustible. Nous avons soupi de
tardives beignes et de café. Il gèle. Tout à
l'heure, quand j'aurai fini cette lettre,
j'irai faire une ronde. Les sentinelles me
cireront : qui aide ? Je répondrai : Roudé
d'officier. Elles me diront : Beauvais ?



Cordia - Je serai trois pas, Luis : Halde ! be
nost ? - et je pourrai...

Ah ! la vie ! que c'est drôle ! Bien, si j'échappe
à la guano, tu me verras bien transformé.

Je deviendrai à coup sûr un méchant homme pas
ordinaire.

Et pourtant, pourtant ! C'est toi qui as eu l'idée.
Dans mon abri je sens que des vents du sud-est
c'est d'annoncer et c'est d'annoncer. Il faut croire que
cette drôle carcasse de vieux soldat que je
chasse depuis seize mois de droite et de
gauche, indienne encore quelques choses au-
- mains. Multiplie les dièses pour
faire arriver Thérèse. Tu vois que c'est une
regret pas mes cartes. Sois prudent. Envoie
moi des cartes timbrées. Si tu es sûr de
pouvoir faire parvenir encore de l'argent
en Belgique et si Thérèse n'est pas à Paris
le 15 Décembre, je t'envoierai un nouveau
mandat. Que feras-tu de la lettre de
* Princes ?

Mes salutaires respects à ta femme.

Tout à toi
Luis